De l'automatisme du déficit à l'automatisme créateur en psychopathologie

Yorgos Dimitriadis

▶ **To cite this version:**

Yorgos Dimitriadis. De l'automatisme du déficit à l'automatisme créateur en psychopathologie. Annales Médico-Psychologiques, Revue Psychiatrique, 2019, 177 (6), pp.506-511. 10.1016/j.amp.2017.03.031 . hal-02553096

HAL Id: hal-02553096

https://u-paris.hal.science/hal-02553096

Submitted on 27 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De l'automatisme du déficit à l'automatisme créateur en psychopathologie

Yorgos Dimitriadis[1]

De toute façon les physiologistes sont plus à l'aise quand ils parlent de réflexes. Le nombre de pages qu'ils leur consacrent témoigne assez de ceci que la physiologie de l'automatisme est plus aisée à faire que celle de l'autonomie.

Georges Canguilhem [7]

Arc réflexe, automatisme et autonomie

Le mot automate est attesté dans la langue française dès 1532, et le mot automatique, en 1740. Les termes sont directement calqués du grec : l'adjectif *αὐτόματος* et l'adverbe *αὐτομάτως* existent dans la langue d'Homère. L'adjectif, en tant que « spontané », « fortuit », et l'adverbe, « de soi-même » ou « au hasard ». En 1751, automatique signifie « accompli sans la participation de la volonté » ; c'est à dire, quelque chose une fois mis en mouvement, fonctionne de lui-même. Marcel Gauchet signale [26] que c'est l'arc réflexe, qui se trouve en arrière-plan du concept d'automatisme. Dans sa « carrière » psychiatrique, le réflexe se trouve déjà chez Griesinger qui, dans son traité de 1843, notait : « le mouvement de la vie de l'âme, comme étant une succession graduelle de faits soumis dans leur marche à un même principe, depuis les actions réflexes les plus simples, jusqu'aux actes volontaires, dont on a le plus conscience », et : « la folie repose, en grande partie, sur les perturbations survenues dans les actes réflexes psychiques normaux[2] ».

En neurologie, comme Lanteri-Laura [34, p.15] le note, pour la conception de Jean-Baptiste Bouillard (1796-1881) : « la moelle semblera plus automatique que l'encéphale, les structures sous corticales que le cortex, le grand lobe limbique que le neo-pallium, et – avec Flechsig – les aires de projection que les aires d'association. […] Tout au long de cette période, s'élabore peu à peu, une opposition – à la fois morphologique et fonctionnelle – entre le moins automatique et le plus automatique. L'on en arrive à se représenter l'automatisme, du côté de la spontanéité, de l'absence de conscience et du niveau inférieur, et le non automatique, du côté supérieur de ce qui est conscient, volontaire et délibéré ». C'était cette logique que suivait aussi la théorie du neurologue britannique John Hughlings Jackson (1835-1911), à savoir, l'idée du fonctionnement neurophysiologique comme un étagement d'automatismes hiérarchisés. Selon Jackson – qui était influencé par l'évolutionnisme de Spencer – les atteintes du cerveau provoquent des automatismes libérés et, de ce fait, le trouble produit – à la fois – des signes négatifs et des signes positifs. Jackson avançait – également – une hypothèse selon laquelle, les automatismes faisaient appel à des processus mieux organisés dans le système nerveux et, donc, moins fragiles devant une lésion

[1] 73, rue Charlot, 75003, tel. 0611690528 et 0175517184, e-mail: dimitriadisyorgos@gmail.com

2 Cité dans [22, p.50-51]

partielle de celui-ci. Au contraire, les processus les plus volontaires – plus récents sur le plan phylogénétique – étaient considérés comme plus complexes et moins bien organisés, moins bien implantés dans le système nerveux, et donc plus fragiles.

En psychiatrie, avec Pierre Janet, l'automatisme a cessé de concerner uniquement les mouvements spontanés, réguliers, purement mécaniques, et absolument sans conscience. Comme il le remarque, dans l'introduction de *L'Automatisme psychologique* [28, p.25] : « l'étude des formes élémentaires de l'activité sera pour nous, en même temps, l'étude de formes élémentaires de la sensibilité et de la conscience ». Il fera du défaut de tension psychologique et du manque de synthèse psychologique l'origine de ces phénomènes automatiques. Dans une approche influencée aussi par la même filière évolutionniste, Gaëtan de Clérambault [12, 17] a développé son concept d'automatisme (mental, moteur, sensitif, mais aussi affectif et émotionnel) en tant que cause mécanique de certaines psychoses « à base d'automatisme », dont le prototype serait à chercher dans les psychoses toxiques et organiques. Pour Henri Ey – dont l'article sur l'automatisme [19], daté de 1930, contient déjà les bases d'une nouvelle théorie inspirée fortement de Jackson (appelée plus tard *organodynamisme*) – les symptômes psychopathologiques émaneraient de centres inférieurs de l'encéphale, une fois que les centres supérieurs auraient perdu sur eux leur contrôle.

Par une voie initialement indépendante, « le réflexe conditionné » ou « conditionnement pavlovien – inventé par le physiologiste russe Ivan Petrovitch Pavlov [35-36], dans le cadre de la physiologie animale, en 1889 – deviendra, outre atlantique, avec John Broadus Watson, en 1913, le concept princeps du behaviorisme et en donnera de multiples dérivés qui vont être utilisés dans les théories de l'apprentissage et de la personnalité. Pour Pavlov, il y aurait, pourtant, une différence entre l'homme et les autres animaux, car, chez le premier, il existe une intrication entre deux systèmes de signalisations : le premier qui est celui des images (qu'il partage avec les autres animaux), et le second, les signaux des signaux, propres au langage humain. « Le conditionnement opérant », initié par Edward Thorndike [6] en 1898 – qui a influencé aussi les travaux de Watson – et développé par Burrus Skinner [38] au milieu du xx^{e} siècle, aura des applications dans les traitements comportementalistes et cognitifs. Dans le cadre de ces dernières, nous retrouvons – depuis 1976 – l'automatisme, notamment dans les travaux du psychiatre américain Aaron Beck [8] : l'idée de l'existence des « pensées automatiques négatives » dans la dépression, qui seraient susceptibles d'être modifiées par une « restructuration cognitive ». Plus récemment, les cognitivistes [11] ont repris à leur compte la notion de répétition – qu'ils appellent «scénario de vie» – forme par excellence, comme nous verrons plus loin, du concept de l'automatisme pour la psychanalyse.

Il est à noter que, c'est dans ce même ensemble d'idées – ne touchant pas directement à la pathologie, mais à la physiologie du cerveau – que le modèle fonctionnaliste des neurones du neuropsychiatre Warren Mc Culloch[3] et du logicien Walter Pitts verra le jour en 1943; et ce sera ce modèle, pionnier pour la cybernétique – en train de naître à l'époque – qui va inspirer les travaux de Max von Neumann [40, p.90-91] sur les automates – et les ordinateurs – dont Turing,

[3] Initiateur des rencontres interdisciplinaires qui allaient donner naissance à la première cybernétique – dites *Conférences Macy.*

avec sa machine, avait déjà donné une première version. Lawrence Kubie [30], neurologue et psychanalyste, a proposé, à cette même période, la théorie des « circuits fermés réverbérants », comme possible soubassement neurophysiologique de la répétition aux névroses, théorie qui fut reprise par Mc Culloch. Dans un deuxième mouvement de la cybernétique (la deuxième cybernétique), va se développer le concept d'*auto-organisation,* qui concerne une automaticité beaucoup moins déterministe, que celle que nous avons examinée précédemment. Le principe d'ordre (ou de complexité) par le bruit est une idée dont nous trouvons l'origine dans les travaux – pionniers aussi pour la cybernétique – de H. von Foerster [39], dans les années 1950. Selon Henri Atlan [7, p. 42-43], les travaux de W.R. Ashby ont conduit dans la même direction. Son idée est – dans le cas d'un système – que le bruit, au lieu d'avoir un rôle désorganisateur, peut – si les conditions de structure, de fonction, d'ouverture, etc. sont présentes – pousser le système vers un état de plus grande complexité, et donc avoir un rôle organisateur. Nous verrons, plus loin, comment la *tuché*, la contingence, s'articule à l'*automaton,* au programme*,* chez Lacan, effet qui n'est pas sans évoquer la production de l'ordre à partir du bruit.

Dans le « cadre » de l'automatisme affectif ou émotionnel, Robert Post [14] a emprunté à l'épileptologie le mécanisme neurophysiologique de *kindling* (embrasement) pour expliquer un phénomène clinique psychopathologique, à savoir que le trouble affectif – unipolaire et bipolaire – tend à être progressif dans le sens où des épisodes successifs apparaissent après des intervalles de rémission plus courts ou avec une plus grande rapidité de virage. Il a attribué, au même mécanisme, la raison pour laquelle ces épisodes surviennent de manière de moins en moins réactionnelle, c'est à dire, de plus en plus automatique. Selon Post, ce mécanisme serait en rapport avec d'autres mécanismes neurophysiologiques, comme la sensibilisation et le conditionnement. Il a soutenu, aussi, qu'il pourrait trouver une application dans le cadre d'autres situations cliniques, comme le stress post- traumatique, les addictions, la schizophrénie, et autres. Post a suggéré aussi que ce mécanisme pourrait également fournir un pont de dialogue, entre des concepts psychanalytiques et des vues biologiques-endogènes.

De l'automatisme déficitaire à l'automatisme créateur chez Freud

Pour aborder le concept de l'automatisme chez Freud, nous allons parler du concept de l' « automatisme de répétition »[4] (*Wiederholungszwahn*) et de son prédécesseur, qui est le concept de « l'effet après-coup ». Pour Aristote, dans « Analytiques premiers » [4], si une ou quelques-unes des prémisses d'un syllogisme sont erronées, sa conclusion sera aussi nécessairement erronée. Il a appelé ceci « proton pseudos » – premier mensonge. Freud a repris ce terme dans l'*Esquisse* [21]. Dans la troisième partie de ce texte –sur la psychopathologie –, il se réfère au cas bien connu d'Emma qui, à l'époque où elle avait douze ans, en entrant dans un magasin, a provoqué des rires chez deux commis, et s'est sauvée. Elle avait cru qu'ils se moquaient de sa robe. Mais, en fait, sa réaction était due à un incident – bien antérieur – qui s'était passé quand elle avait huit ans : elle était entrée dans un magasin de sucreries où le commerçant, en ricanant, l'avait pincée par-dessus ses vêtements, sur ses organes génitaux. Freud a décrit, ainsi, un traumatisme qui se passe en deux

[4] Selon la traduction du terme par Lacan dans son XIème séminaire [32].

temps. La maturité psychique – produite par la puberté – a permis une surdétermination du premier incident, qui était resté comme souvenir, mais sans avoir une signification de nature sexuelle, à l'époque où il s'était produit. Il a introduit ainsi la notion de l'après-coup – *nachträglich* –, signification de l'événement traumatique pour l'hystérique.

Mais cette prise de signification, dans l'après-coup, va revêtir un caractère plus général dans la suite de son enseignement, avec la notion de la transcription récurrente des traces mnésiques dans le psychisme (comme dans les lettres à Fliess du 20/5 [21, p.145] et du 6/12 [21, p.157] 1896, et dans la lettre M [21, p.179]). A savoir, qu'il y a des couches successives d'inscriptions mnésiques (*Niederschriften*), les nouveaux souvenirs élaborant les souvenirs précédents, en les traduisant. L'absence de traduction d'une partie de ce matériel mnésique s'appelle – dit Freud – refoulement, et elle crée, dans le psychisme, les conditions d'un anachronisme. Le motif de cette absence de traduction est le déplaisir qu'une telle traduction produirait, en raison de la nature sexuelle de ces traces mnésiques.

La notion de la répétition, en soi, s'est introduite assez tardivement dans la théorie psychanalytique, avec l'article de Freud [25] « Remémoration, répétition et perlaboration» de 1914, comme ce qui résiste à la remémoration, durant le processus psychanalytique. Elle connaît, bien sûr, son développement essentiel dans « Au-delà du principe de plaisir » [24] de 1920, en tant que compulsion de répétition. Mais comme nous l'avons noté plus haut, le concept de « l'après coup » et celui de l'inscription successive des traces mnésiques sont déjà présents dans l'*Esquisse* [21] et les lettres à Fliess de 1896 [20], et continuent d'être présents dans le chapitre sept de *L'Interprétation des rêves* [20] de 1901, dans « Note sur le bloc magique » [22] de 1924-25 et dans « La négation » [23] de 1925. La compulsion de répétition apparaît, en 1914, à propos de la névrose de transfert. Ce que l'analysant n'arrive pas à se remémorer, il le répète dans sa relation avec l'analyste, et ceci constitue la névrose du transfert. L'analyste essaie de deviner la représentation du passé que l'analysant lui transfère et agit, met en scène, au lieu de s'en souvenir. C'est avec l'interprétation du transfert que l'analysant peut dépasser ses résistances, peut-être pas d'emblée, mais après avoir fait le travail approprié, le *Durcharbeiten*. C'est-à-dire, Freud propose à nouveau le déchiffrage de l'inconscient, et de cette manière, même s'il se rend compte de la difficulté que pose le processus de remémoration, il continue, pendant cette période encore, à soutenir qu'avec le déchiffrage interprétatif de l'inconscient, le processus analytique puisse venir à terme.

En 1920 [25], par contre, il va admettre que la compulsion de répétition a affaire avec quelque chose qui résiste au déchiffrage de l'inconscient (et aussi à la connaissance, au chiffrage par l'inconscient). Comme nous le savons, en 1920, il ajoute aux phénomènes cliniques de répétition qui résistent à la théorie (qu'il avait développée jusqu'en 1920) la tendance à la répétition des événements traumatiques de la névrose traumatique, ainsi que la tendance des enfants à répéter, dans leurs jeux, de préférence la phase pénible d'une expérience. Il s'agit du fameux *fort/da*. De même, il prend en considération les névroses de destinée, à savoir les personnes chez qui arrivent toujours les mêmes événements, de caractère plutôt tragique, dans leur ensemble. Ces événements, le sujet les vit comme s'ils venaient de l'extérieur, comme quelque chose de démoniaque qui se répète sous une forme différente à chaque fois. Le sujet tend, au moins dans un premier temps, à les considérer comme quelque

chose de nouveau, comme une surprise. Quand le psychanalyste entend de la part d'un analysant qu'il lui est arrivé quelque chose « comme par hasard » il est prédisposé à ne pas croire au hasard, quant à la survenue de ces incidents. D'habitude, l'incident que l'analysant considère comme étant de l'ordre du hasard est quelque chose qu'il pourrait choisir, mais qui est survenu – soi-disant – par soi-même. Bien sûr, cette promptitude soupçonneuse de l'analyste n'est pas sans poser problème, car il existe des événements complètement fortuits et, de cette façon, si l'analyste ne fait – avec l'interprétation – aucune place au hasard, il finit par forclore la dimension de l'altérité. Comment donc un événement – survenu par hasard – peut concerner la destinée d'un sujet de manière récurrente ? Comment un sujet peut transformer un événement, dû au hasard, en répétition qui a affaire avec les signifiants de son histoire personnelle ? Mais aussi, comment ces signifiants prédéterminent, programment la rencontre avec le hasard ? C'est cette dialectique que le psychanalyste est convoqué à dialectiser par son acte, et c'est ce rapport à double forme que Lacan a tenté d'expliciter, à l'aide des concepts de *tuché* et d'*automaton* d'Aristote.

La *tuché* et l'*automaton* d'Aristote à Lacan

Pour Aristote, dans « Physique» [5], en dehors des événements qui sont nécessaires – c'est-à-dire ceux « qui ne peuvent pas ne pas être » et qui sont produits par les quatre causes (*αἰτίαι*) nécessaires (la matérielle, la formelle, l'efficiente ou motrice, et la finale), il y a aussi des événements qui ne sont pas nécessaires et qui se produisent par hasard. Ces événements fortuits résistent à la logique déterministe des quatre causes. Rappelons que, pour Aristote, il y a des événements qui surviennent toujours ou habituellement et d'autres qui se produisent exceptionnellement. Les premiers sont les événements de la nature, par exemple le mouvement des planètes ou la neige en hiver. Parmi ceux qui se produisent exceptionnellement, il y en a qui se produisent en vue d'un certain but. Par exemple, le prêteur va au forum pour rencontrer son débiteur. Si ces derniers événements, qui arrivent exceptionnellement et en vue d'un but, arrivent par coïncidence (*κατά συμβεβηκός,* comme dit Aristote), par exemple, le prêteur va au forum et rencontre son débiteur par coïncidence et, ainsi, arrive à récupérer son argent, ou, le trépied tombe sur ses pieds, alors il y a du hasard. C'est-à-dire, le hasard existe, quand des choses qui auraient pu arriver à une certaine fin, surviennent fortuitement. Aristote distingue deux sortes d'événements de ce type. Ceux qui surviennent par automatisme (*αὐτομάτως)*, par soi-même, et ceux qui arrivent par fortune (*τύχη).* L'automatisme *(automaton)* est une notion de plus large envergure que la fortune *(tuché),* parce qu'il s'applique aussi bien aux être animés qu'à plusieurs être inanimés. Tandis que la fortune *(tuché)* présuppose que l'être – qui est en rapport avec l'événement – aurait pu choisir l'acte en question qui produit l'événement. C'est la raison pour laquelle Aristote [5, p.190-191] dit « qu'aucun être inanimé, mais aussi aucun animal sauvage ni aucun enfant, ne fait rien par fortune, parce qu'il n'a pas la faculté de choix ». A l'exemple du trépied : le trépied n'aurait pas pu choisir de tomber à la juste position pour servir de siège. En tant qu'être inanimé, Aristote dit qu'il est donc tombé spontanément. Tandis que le prêteur, en tant qu'être avec la faculté de choix, quant à lui, rencontre son débiteur par fortune. Voyons, maintenant, comment cette distinction subtile entre *automaton* et *tuché* a trouvé écho dans l'enseignement de Lacan. Elle a trouvé écho avec

des différences considérables car, chez Lacan, l'*automaton* et la *tuché* concernent le même sujet, comme les deux faces d'une seule pièce de monnaie. Mais aussi parce que, tandis que l'*automaton* est contingent chez Aristote, chez Lacan au contraire, il relève du nécessaire.

Lacan avait parlé d'abord du concept de répétition, dans son deuxième séminaire de 1954-1955 [33, p.96] et dans son article intitulé « Séminaire sur la lettre volée» [31], dont une première version date de 1956. Dans cette première période de son enseignement, il se réfère au symbolique, comme une chaîne signifiante qui a de l'autonomie, c'est-à-dire ses propres lois, quant à la répétition des éléments de la chaîne. De plus, il a démontré – pendant cette même période – que le symbolique aurait même la capacité d'installer des règles, là où – initialement – il y avait une disposition aléatoire des éléments. Cette tendance à l'automatisme serait inhérente au symbolique, et ceci indépendamment de l'intention du sujet : c'est pourquoi le symbolique est aussi indépendant de la parole. Ses conséquences sont indépendantes de l'intention de quelqu'un de créer du sens, au-delà du moi, et concernent le fonctionnement circulaire d'une parole refoulée. Par exemple, quelques-uns des signifiants – qui concernent le sujet – sont là, avant qu'il naisse, dans les désirs de ses parents, désirs qui sont tissés par des signifiants dont la ramification ne leur est pas consciente. Après la naissance, l'inconscient du sujet aura affaire avec ces signifiants, et sera alors structuré comme un langage. Dans cette première période de son enseignement, Lacan considérait que la compulsion de répétition, que Freud attribuait à la pulsion de mort, était due à cette tendance des signifiants (l'insistance de la chaîne) ; c'est-à-dire, à cette tendance du désir indestructible inconscient, de s'actualiser à travers les formations de l'inconscient. Nonobstant, il considérait que le symbolique, comme nous le notions à l'instant, avait une autonomie quant à la parole, et il va confirmer cette position dans son onzième séminaire en 1964, en parlant des hiéroglyphes [32, p.181]. Lesquels, disait-il, se tiennent dans le désert et se renvoient l'un à l'autre, de la même plaque d'écriture par exemple, sans s'adresser à quelqu'un en particulier. C'est-à-dire, que le symbolique peut rester en dehors du circuit de la vie même s'il peut revenir régulièrement quand la chaîne signifiante vient à heurter à nouveau le circuit de la vie ; par exemple, à l'occasion du déchiffrement par Champollion.

Mais, dans ce même séminaire [32], Lacan va réviser sa façon de concevoir la répétition, en utilisant les concepts de *tuché* et d'*automaton* d'Aristote. Comme nous l'avons noté, la notion d'un automatisme des signifiants, il l'avait déjà utilisée en rapport avec le concept de répétition. Dans le onzième séminaire, il va dire que l'*automaton* est le réseau de signifiants, tandis que la *tuché* est la rencontre avec le réel – qui est un des termes de ses trois catégories: réel, symbolique, imaginaire. Néanmoins, contrairement à sa position précédente, à savoir que l'automatisme du symbolique est « au-delà du principe de plaisir » et que c'est lui qui crée la répétition, dans le onzième séminaire, il va considérer que cette répétition de signifiants se fait selon le « principe de plaisir », à entendre ici, en tant que « principe de stabilité ». La *tuché,* la fortune, est l'imprévu, le hors programme, que cela soit un événement heureux ou un événement traumatique. Ce qui provoque la répétition, dans la nouvelle théorie, est la rencontre avec le réel, qui n'arrive pas à s'amortir par sa liaison avec le symbolique et qui reste au-delà du principe de plaisir. Le rêve, par exemple, tend (comme Freud [20,24] le postulait déjà) à lier avec le

processus du refoulement (et la chaîne symbolique) la rencontre avec le réel qui arrive, soit par les restes diurnes, soit par les scènes traumatiques qui se répètent. Le refoulé trouve ainsi l'occasion de revenir pour se lier à des éléments qui font effraction.. Néanmoins, pour Lacan, il y a une impossibilité structurale à ceci, c'est-à-dire, une béance structurale entre le symbolique et le réel, de manière à ce que la rencontre avec le réel échoue, par définition. Ceci est particulièrement palpable au moment du réveil, par l'angoisse qui survient au moment où le symbolique n'arrive pas à inscrire le réel. Freud dit dans « Au-delà du principe de plaisir » [24, p.336]: « Nous avons reconnu qu'une des fonctions les plus précoces et les plus importantes de l'appareil animique était de 'lier' les motions pulsionnelles qui lui parviennent […]. Durant cette transposition, il ne peut être tenu compte du développement de déplaisir, mais le principe de plaisir n'est pas par là supprimé. La transposition se produit bien plutôt au service du plaisir : la liaison est un acte préparatoire qui introduit et assure la domination du principe de plaisir ».

Maintenant que nous avons appréhendé comment ceci se manifeste dans un rêve, voyons comment cela s'applique à la question de la rencontre. Comme l'autre face de la même pièce de monnaie, le refoulé et la chaîne de signifiants provoquent – ou peut-être mieux conditionnent – certaines rencontres, et en même temps en excluent d'autres. Mais, en même temps, une fois que le symbolique – avec ses processus métaphoro-métonymiques a conditionné une rencontre - les conditions concomitantes de celle-ci, influencent le sujet d'une manière qui est novatrice. Si bien que la chaîne signifiante du sujet est influencée par ces conditions coïncidentes. François Ansermet et Pierre Magistretti [3, p.198-199] écrivent aussi à ce propos : « Lacan a lui aussi distingué deux types d'inconscients : L'inconscient *automaton* et l'inconscient *tuché.* L'inconscient *automaton,* c'est le « déjà là », qui impose ses déterminations, ses répétitions. L'inconscient *tuché* est, au contraire, un inconscient non réalisé, ouvert sur l'avenir, sur l'imprévu, la surprise, l'invention. L'inconscient *tuché* peut être vu ainsi comme un inconscient poétique, aux potentialités créatives ». Pour ces auteurs [3, p.199], chacune de ces dimensions de l'inconscient ouvre à des pratiques cliniques distinctes : « On pourrait dire que l'inconscient latent (le préconscient) est à amener à la conscience, que l'inconscient refoulé s'interprète, et que le « troisième inconscient » freudien, ou l'inconscient *tuché* lacanien, s'utilise pour ouvrir au changement par la voie de la discontinuité. Il s'agirait donc d'une « discontinuité instauratrice », potentiellement ouverte par le processus inconscient ».

La logique « non linéaire » du concept de « l'effet après coup » et de la répétition en psychanalyse

C'est-à-dire, que le symbolique, le réseau de signifiants d'un sujet particulier, n'est pas un système clos. Chaque rencontre avec la *tuché* peut modifier la chaîne de ses signifiants. Chaque signifiant peut modifier l'ensemble de la chaîne signifiante d'un sujet. Dans le cas de la psychanalyse, l'isolement d'un signifiant (d'un point de capiton) durant le processus de la cure peut permettre au sujet de donner une nouvelle signification rétroactive de toute son histoire. Si nous considérons que, pour tel sujet, certains signifiants ont joué un rôle particulier, ceux-ci peuvent obtenir des significations différentes selon les périodes de sa vie, mais n'arrêtent pas pour autant d'avoir une valeur déterminante pour ce sujet ; ce sont une limite, une castration symbolique, pour

ce sujet particulier. Mais cette re-détermination récurrente, autour des éventualités que le symbolique impose au sujet, ouvre en même temps de nouvelles dimensions, à condition pourtant qu'il puisse admettre cette inscription au symbolique. Ainsi, un sujet, en arrêtant de considérer que toutes les possibilités lui sont ouvertes (et la problématique de l'obsessionnel est particulièrement parlante à cet égard), permet à ses contingences d'apparaître (de s'inscrire) et transforme, par là même, ce qui lui est contingent en nécessité pour son avenir.

Le concept de hasard renvoyait, selon Aristote à ce qui résistait à sa théorie des quatre causes classiques. A ces quatre causes, il y a une causalité linéaire, et c'est cette même causalité qu'on retrouve – depuis ce temps lointain – en tant que logique classique. La théorie psychanalytique s'oppose à une telle conception linéaire de la causalité pour l'appareil psychique, conception que la théorie des réflexes conditionnés, par exemple (c'est-à-dire la théorie sur laquelle se fondent les thérapies comportementales), soutient. Nous ne sommes donc pas d'accord avec Eric Kandel [29], quand il dit que la même logique régit l'apprentissage, aussi bien chez les animaux que chez l'homme, laquelle se fait – d'après Kandel – selon l'apprentissage associatif des réflexes conditionnés de la théorie de Pavlov et de sa version probabiliste [37]. Chez les animaux, le stimulus qui précède « prévoit » celui qui va suivre, selon la logique des réflexes conditionnés, ou, dans la logique du conditionnement opérant, la conduite est conditionnée par les conséquences du comportement, lesquelles le « renforcent » ou le « punissent ». Pour l'homme, un signifiant peut déterminer l'ensemble des signifiants de la chaîne d'un sujet particulier. Ceci obéit à une logique de rétroaction, selon laquelle le résultat peut agir sur sa cause et la modifier (le *feed-back* de la première cybernétique). Chaque « événement psychique » dépend – quant à sa causalité – non seulement de ce qui le précède, mais aussi de ce qui le suit, et qui peut, aussi, changer sa place par rapport à la chaîne de la causalité. Encore plus, il s'agit d'un processus de rétroaction récurrente, à laquelle les résultats sont nécessaires pour l'organisation du système. C'est la même logique qui régit les systèmes complexes de la physique moderne. Dans les théorisations neuroscientifiques, de plus en plus de théories viennent se ranger avec ce type de conception de la causalité. La théorie du darwinisme neuronal de Gerald Edelman [18]' sur le fonctionnement de la conscience et de la mémoire, est un tel système de rétroaction des impressions actuelles sur les impressions précédentes, selon une sélection d'un groupe neuronal. Les souvenirs ne correspondent pas à des traces fixées. Dans la remémoration, il s'agit d'une reconstruction ou d'une ré-invention du souvenir et ce, en fonction du contexte émotionnel. Comme le note Cristina Alberini [1], par le processus de reconsolidation, il y a ainsi une recréation de l'événement passé, sous l'effet de l'événement actuel. Il s'oppose ainsi au modèle de computation (fonctionnaliste), selon lequel le cerveau fonctionne comme les ordinateurs. De même, en ce qui concerne le développement du cerveau, qui n'est pas seulement prédisposé au discours de l'Autre, mais dont le développement épigénétique dépend (quant à sa structure neuronale et son fonctionnement) du processus de stabilisation synaptique [5].

La théorie de la neuroplasticité concorde également avec ce point de vue, comme le notent François Ansermet et Pierre Magistretti [2, p.210-211] : « La

5 Cf. J.-P. Changeux [10]

plasticité implique une détermination de l'unique, une détermination de l'imprévisible. Elle permet l'émergence et l'incidence d'un sujet, à partir d'une place laissée libre par les lois mêmes de l'organisme. […] les neurosciences, aujourd'hui, ne cessent d'isoler des mécanismes universaux qui aboutissent à produire de l'imprévisible et de l'unique. […]. Le fait de la plasticité, avec ses paradoxes, implique donc un nouveau paradigme pour la science, fondé sur la contingence, qui rejoint ce qui est au centre de la psychanalyse ». Ces auteurs soutiennent aussi que cette perspective est à contre-courant des recouvrements du fondement des traitements cognitivo-comportementaux, qui pensent procéder par des mécanismes supposés universaux, à partir desquels pourrait se déduire la position de chacun. Ainsi, la contingence, l'imprévisible, la *tuché* de la rencontre avec le désir de l'Autre serait « prévue » par la structure de l'organisme humain, du fait qu'il est dénaturalisé par le langage. La chaîne signifiante – et les effets d'après coup qu'elle implique – fait une place, comme l'autre face d'une même pièce, à la contingence, à la *tuché* et à la rencontre avec le désir de l'Autre. Ceci implique une logique non linéaire, comme nous l'avons souligné, ce qui va à l'encontre de la logique des réflexes conditionnés – a contrario – de ce que Kandel postule. Mais, que se passe-t-il si la chaîne signifiante arrête de fonctionner ? Dans des cas pareils, passons-nous – à ce moment là – de l'automatisme créateur à un automatisme du déficit ? Nous avons essayé d'interroger ce processus d'automatisation qui pourrait conduire au déficit, ailleurs [15-16] à travers les concepts – que nous avons évoqué plus haut – de l'automatisme affectif ou émotionnel et le phénomène de l'embrasement.

Références Bibliographiques

1. Alberini C. 2010. La dynamique des représentations mentales, Consolidation de la mémoire, reconsolidation et intégration de nouvelles informations. In : Magistretti P, Ansermet F (dir). Neurosciences et Psychanalyse. Paris : Odile Jacob ; 2010 : 29-50.

2. Ansermet F, Magistretti P. 2009. Plasticité neuronale et inconscient. In : Ouss L, Golse B, Georgieff N, Widlöcher D (dir). Vers une neuropsychanalyse ?. Paris : Odile Jacob 2009 : 201-211.

3. Ansermet F, Magistretti P. Quel inconscient. In Magistretti P, Ansermet F (dirs.) Neurosciences et Psychanalyse. Paris : Odile Jacob ; 2010 :195-199.

4. Aristote. [Analytiques premiers A, B]. Œuvres Complètes, t.26. Athènes : Odisseas Hatzopoulos ; 1994.

5. Aristote. [Physique II], 2ème éd., Athènes : Polis ; 2000.

6. Astrup C, Pavlovian Psychiatry, A new Synthesis, Springfield-Illinois : Charles C. Thomas ; 1965.

7. Atlan H. Entre le cristal et la fumé. Paris : Seuil ;1979.

8. Beck A, Rush J, Shaw F, Emery G. Cognitive Therapy of Depression. New York: The Guilford Press ; 1979.

9. Canguilhem G. La Formation du concept de réflexe aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Paris : PUF ; 1955.

10. Changeux J.P. L'Homme neuronal. Paris : Fayard, coll. « Le Temps des sciences » ; 1983.

11. Cottraux J. 2001. La répétition des scénario de vie. Paris : Odile Jacob

12. De Clérambault G.G. Œuvres psychiatriques. Paris : Frénésie ;1987.

13. Dimitriadis Y. Aristote et les concepts psychanalytiques de « l'effet après coup » et de la répétition, Recherches en psychanalyse, Les origines grecques de la psychanalyse 2010 ; 9 : 32-45.

14. Dimitriadis Y. Les travaux de Robert M. Post sur le kindling (embrasement), le conditionement et la sensibilisation. Annales Médicopsychologiques 2012 ; 170 (4) : 296-298.

15. Dimitriadis Y. Le concept heuristique d'affections psychosomatiques du cerveau, ou, comment séparer la psychiatrie de la neurologie aujourd'hui. L'Evolution Psychiatrique 2013 78 (2) : 290-300.

16. Dimitriadis Y. 2014, L'évolution des positions de Jacques Lacan sur la psychogénèse et la question du déficit des fonctions organiques, Cliniques Méditerranéennes 2014 ; 9 : 281-294.

17. Dimitriadis Y. L'appareil à influencer de Tausk et les concepts de la structure et de l'automatisme dans la psychiatrie et la psychanalyse de son temps, Annales Médico-Psychologiques, available on line, on 15 december 2015.

18. Edelman G.M. Bright air, brilliant fire. New York : Basic Books ; 1992.

19. Ey H. La notion d'automatisme en psychiatrie. L'Evolution Psychiatrique seconde série, 1932 ; 3 : 11-35.

20. Freud S. L'Interprétation des rêves. nouvelle éd., Paris : PUF ; 1967.

21. Freud S. La Naissance de la psychanalyse, 6ème éd., Paris : PUF ; 1991.

22. Freud S. Note sur le bloc magique. Œuvres complètes XVII, 1ère éd., Paris : PUF ; 1992 : 139-134.

23. Freud S. La négation. Œuvres Complètes XVII, 1ère éd. Paris : PUF ; 1993 : 167-171.

24. Freud S. Au-delà du principe de plaisir. Œuvres complètes XV, 1ère éd. Paris , PUF ; 1996 : 273-338.

25. Freud S. Remémoration, répétition, et perlaboration. Œuvres complètes XII. 1ère éd. Paris : PUF ;2005 ; 187-196.

26. Gauchet M. L'Inconscient cérébral. Paris : Seuil ; 1992.

27. Georget E.J. De la folie. Paris : L'Harmattan ; 1999.

28. Janet P. L'Automatisme psychologique, 4ème éd. Paris, Félix Alcan ; réédité en 1989 par les soins de la société Pierre Janet.

29. Kandel E. La biologie et le futur de la psychanalyse : un nouveau cadre conceptuel de travail pour une psychiatrie revisitée. L'Evolution Psychiatrique 2002 ; 67 : 40-82.

30. Kubie L. The Repetitive Core of Neurosis. Psychoanalytic Quarterly 1941 ; X, 1 : 23-43.

31. Lacan J. Séminaire sur la lettre volée. In Ecrits, Paris : Seuil ; 1966 : 11-61.

32. Lacan J. Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse. Texte établi par Jacques-Alain Miller. Paris : Seuil ; 1973.

33. Lacan J. Le Séminaire, livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse. Texte établi par Jacques-Alain Miller. Paris : Seuil ; 1978.

34. Lanteri-Laura G. La notion de l'automatisme dans la médecine et dans la psychiatrie moderne. In : Grivois H (dir.) Autonomie et automatisme dans la psychose. Paris ; Milan ; Barcelone ; Bonnm : Masson ; 1992 : 7-29.

35 La Raison, Numéro spécial, n°8, Cycle de cours sur les travaux de I.P. Pavlov ; Mai 1954.

36. Pavlov I.P. Conditioned Reflexes: An Investigation of the Physiological Activity of the Cerebral Cortex (translated by G. V. Anrep). London: Oxford University Press ; 1927.

37. Rescorla R.A. & Wagner A.R. A theory of Pavlovian conditioning: Variations in the effectiveness of reinforcement and nonreinforcement, In Black, A. H., & Prokasy, W. F. (Eds.), Classical conditioning II: Current research and theory, 64-99, New York: Appleton-Century-Crofts. Experimental Psychology : Animal Behavior Processes 1972 : 22 (3) : 321–349.

38. Skinner, B.F. Science and Human Behavior. New York: Macmillan ; 1953.

39.Von Foerster H. On Self-Organizing Systems and their Environments Understanding. Essays on Cybernetics et Cognition. New York, Springer-Verlag ; 2003 : 1-19.

40. Von Neumann M. Théorie générale et logique des automates. Seyssel : éditions Champ Vallon ; 1996.